

Une Lanterne

n° 127



1^o lecture du livre de la Sagesse
(Sg 1, 13-15 ; 2, 23-24)

Dieu, lui, n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants. Car il les a tous créés pour qu'ils subsistent. Ainsi, ce qui naît dans le monde est porteur de vie : on n'y trouve pas de poison qui fasse mourir. La puissance de la Mort ne règne pas sur la terre, car la justice de Dieu appelle les hommes à l'immortalité. [...] Oui, Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il a fait de lui une image de sa propre identité. C'est par la jalousie du diable que la Mort est entrée dans le monde ; ils en font l'expérience, ceux qui prennent parti pour lui [*ceux qui ne vivent pas selon la loi de Dieu*].

Dans la composition des Ecritures, le livre de la Sagesse est tardif, pour nous il est récent, puisqu'on situe aujourd'hui sa parution après la prise d'Alexandrie par Auguste, en 30 av. J-C. ! L'auteur procède en développant ses idées progressivement. Ainsi, le thème de la « mort » apparaît par touches successives en 1,11-13; 2,20-24; 3,2-6; 4,7-14; 5,15; ...etc. L'auteur joue sur la richesse de ce thème pour évoquer tantôt la mort physique, tantôt la mort spirituelle (Mort), ou même les deux ensemble ; sa pensée se dérobe à toute réduction systématique.

S'il entend composer une œuvre originale, le rédacteur n'en puise pas moins à de nombreuses sources qu'il se garde bien de reproduire telles quelles avant de les intégrer discrètement dans son livre. Et si les citations bibliques sont peu nombreuses, son texte est nourri par une profonde méditation des Ecritures, dont la Genèse, l'Exode, Isaïe, les Proverbes et le livre de Ben Sirac.

La même remarque vaut pour la littérature grecque (poésie, rhétorique, sciences et philosophie). Il cite, exceptionnellement et presque littéralement Homère ou Platon ! Mais l'utilisation d'une double source (biblique et grecque) ne doit pas nous surprendre : .../...

Car cette façon de procéder est typique des milieux juifs alexandrins, où les thèmes et les concepts bibliques constituent la base de la réflexion théologique, mais sont examinés, traduits, développés et parfois influencés (voire déformés) par les notions grecques auxquelles on a recourt pour rendre accessible aux lecteurs l'héritage d'Israël. Car les juifs d'Alexandrie ne parlent plus l'hébreu et sont très imprégnés par la culture grecque.

Sur deux points (immortalité des justes et personification de la Sagesse) ce livre apporte des nouveautés dans la pensée sapientiale biblique.

L'auteur se heurte à la question du juste qui meurt sans recevoir de récompense. Il apporte ici une réponse à l'angoisse de Job en enseignant que, persécutées ou ignorées sur terre, les âmes vertueuses jouissent d'une tranquillité parfaite auprès de Dieu et seront récompensées au jour de la Visite ou du Jugement.

Par sa façon d'insister sur la priorité de l'âme et son immortalité, l'auteur trahit l'influence de la culture grecque, dont il utilise deux mots typiques pour résumer l'idée d'une récompense future : « immortalité » et « incorruptibilité ». L'auteur veut faire comprendre que la vie des justes ne s'arrête pas à la mort physique, mais se prolonge dans l'éternité et la gloire de Dieu. Pour lui, les impies sont en quelque sorte déjà des « morts » !

Evangile selon saint Marc (Mc 5, 21-43)

En ce temps-là, Jésus regagna en barque l'autre rive, et une grande foule s'assembla autour de lui. Il était au bord de la mer. Arrive un des chefs de synagogue, nommé Jaïre. Voyant Jésus, il tombe à ses pieds et le supplie instamment : « Ma fille, encore si jeune, (**petite fille**) est à la dernière extrémité. Viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. » Jésus partit avec lui, et la foule qui le suivait était si nombreuse qu'elle l'écrasait.

Or, une femme, qui avait des pertes de sang depuis douze ans... – elle avait beaucoup souffert du traitement de nombreux médecins, et elle avait dépensé tous ses biens sans avoir la moindre amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré – ... cette femme donc, ayant appris ce qu'on disait de Jésus, vint par-derrière dans la foule et toucha son vêtement. Elle se disait en effet : « Si je parviens à toucher seulement son vêtement, je serai sauvée. » À l'instant, l'hémorragie s'arrêta, et elle ressentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal. Aussitôt Jésus se rendit compte qu'une force était sortie de lui. Il se retourna dans la foule, et il demandait : « Qui a touché mes vêtements ? » Ses disciples lui répondirent : « Tu vois bien la foule qui t'écrase, et tu demandes : "Qui m'a touché ?" » Mais lui regardait tout autour pour voir celle qui avait fait cela. Alors la femme, saisie de crainte et toute tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Jésus lui dit alors : « Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal. »

Comme il parlait encore, des gens arrivent de la maison de Jaïre, le chef de synagogue, pour dire à celui-ci : « **Ta fille** vient de mourir. À quoi bon déranger encore le Maître ? » Jésus, surprénant ces mots, dit au chef de synagogue : « Ne crains pas, crois seulement. » Il ne laissa personne l'accompagner, sauf Pierre, Jacques, et Jean, le frère de Jacques. Ils arrivent à la maison du chef de synagogue. Jésus voit l'agitation, et des gens qui pleurent et poussent de grands cris. Il entre et leur dit : « Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? **L'enfant** n'est pas morte : elle dort. » Mais on se moquait de lui. Alors il met tout le monde dehors, prend avec lui le père et la mère de **l'enfant**, et ceux qui étaient avec lui ; puis il pénètre là où reposait **l'enfant**. Il saisit la main de **l'enfant**, et lui dit : « *Talitha koum* », ce qui signifie : « **Jeune fille**, je te le dis, lève-toi ! » Aussitôt la **jeune fille** se leva et se mit à marcher – elle avait en effet douze ans. Ils furent frappés d'une grande stupeur. Et Jésus leur ordonna fermement de ne le faire savoir à personne ; puis il leur dit de la faire manger.

Après avoir regroupé un ensemble de paroles de Jésus, Mc nous donne à présent une collection de miracles : la tempête apaisée, l'exorcisme du possédé de Gérasa, la guérison de la femme à la perte de sang et la réanimation de la fille de Jaïre. En choisissant des scènes qui se déroulent sur ou au bord de « la mer », Mc suggère la future activité missionnaire en monde païen. Mais où l'évangéliste a-t-il puisé ces épisodes tout à fait étonnants, s'interroge Etienne Trocmé ? Certainement pas dans la tradition de l'Eglise de Jérusalem où l'on redoutait tout ce qui pouvait apporter de l'eau au moulin des accusations juives de magie envers le Nazaréen. De plus on voit mal ce que de telles narrations auraient été faire dans une tradition ecclésiale, vu leur caractère assez peu édifiants. Il faut admettre qu'il s'agissait de traditions populaires circulant dans la région du Lac de Tibériade et véhiculées par des conteurs villageois sensibles avant tout au pittoresque et au sensationnel. Mc a pris une initiative très hardie, dictée par le fait que les missionnaires chrétiens s'adressaient à des gens du peuple et non à une élite spirituelle ou intellectuelle.

Ces deux récits de miracles imbriqués l'un dans l'autre parachèvent le tableau des pouvoirs extraordinaires de thaumaturge que Jésus propose de partager aux Douze : S'adressant au peuple, les apôtres devront opérer des miracles chez les peuples païens. Il n'est donc pas surprenant que le passage vers *l'autre rive* (le monde païen) soit marqué par la tempête apaisée. Car cela suppose une victoire sur les puissances maléfiques qui va se manifester par des prodiges ! Si les apôtres feront plus tard des miracles, ce sera au nom de Jésus ressuscité (ce qu'évoque la réanimation de la fille de Jaïre). Dans ces récits populaires, les exégètes disent que Mc a ajouté le thème de la foi qui sauve : *Ma fille, ta foi t'a sauvée* et *Ne crains pas, crois seulement !*

Dans le passage sur la femme à la perte de sang, l'étrange idée d'un Jésus porteur d'un « mana » (terme polynésien qui désigne une force émanant d'une personne) sent la superstition à dix lieues à la ronde, écrit E. Trocmé. Une fois de plus, Mc fait preuve d'une extraordinaire audace en se servant des documents théologiquement scandaleux, pour souligner l'importance du ministère de guérison exercé par Jésus et confié par lui à ses disciples. Les 12 ans de maladie correspondent à l'âge de la fillette : peut-être est-ce ce détail qui a mené Mc à rapprocher ces deux épisodes ?

Nous apprenons que cette femme pouvait se payer le recours à des médecins. Mais la critique acerbe à l'adresse du corps médical est un écho du sentiment populaire de l'époque envers cette corporation dont les soins étaient inaccessibles à la majorité du peuple, vu leur coût. Lc et Mt ont éliminés ces remarques de mauvais goût, car elles auraient paru déplacées à leurs lecteurs, plus raffinés que ceux de Mc.

La femme, pénétrée de mentalité magique, est sûre que Jésus est doté d'une force contagieuse guérisseuse et que ses vêtements eux-mêmes sont porteurs de cette charge bienfaisante (cf. Mc 6,56 où les gens des villages et hameaux supplient Jésus de laisser les malades toucher seulement la frange de son vêtement, car ceux qui la touchaient étaient guéris. Voir aussi, Ac 5,15 où l'on place les malades sur le passage de Pierre afin qu'il les touche, au moins de son ombre, pour être guéris. Ou encore Ac 9, 11 où il est dit que Dieu, par les mains de Paul, faisait des miracles à tel point que l'on prenait des mouchoirs ou des linges qui avaient touché la peau de Paul pour les appliquer sur les malades ... qui étaient guéris !

Nous sommes bel et bien face à un récit issu de milieux populaires et non « ecclésiastiques ». Mc ajoute ainsi un détail en disant que les disciples se moquent de Jésus. Pour lui, le conteur populaire comprend Jésus mieux que les disciples... Si Mc nous donne ce récit, c'est pour pousser ses lecteurs d'origine simple à croire en Jésus, en se basant sur ses miracles plus que sur certains discours théologiques de la tradition ecclésiale. Toutefois, en ajoutant la mention de la foi, Mc ôte à cette guérison son caractère purement magique et introduit la dimension personnelle de relation avec le Maître qui faisait défaut dans cette tradition populaire. La foi, en ses premiers bourgeons, n'est que la confiance en la puissance et en la bonté de Jésus.

Dans l'ancien Orient, le vêtement est le symbole de qui le porte : toucher le vêtement, c'était toucher, plus que le corps terrestre, l'être-même. Il y a aussi la pratique, usuelle dans l'Antiquité, du contact physique du malade avec le guérisseur. Ce contact réussit. Mais la parole mise sur les lèvres de Jésus donne signification à l'évènement : c'est la foi qui sauve. C'est sa confiance en Jésus qui a sauvé cette femme. Et c'est à cette même confiance qu'est invité Jaïre quand on lui annonce « la mort » de sa fille. Mais Jésus a perçu que cette dernière était encore vivante, dans ce que nous appelons un coma, écrit E. Trocmé, car pour Jésus, l'enfant n'est pas morte.

Mc a conservé soigneusement dans son texte les mots araméens de la tradition où il puise. Mais il les traduit en grec pour ses lecteurs... Notons enfin, écrit Jacques Hervieux, que l'expression *Lève-toi* - littéralement *Réveille-toi*, est celle qui servira à dire la Résurrection en Mc 16,6.

L'épisode, encore tout frémissant de l'action humaine de Jésus, laisse transparaitre son côté catéchétique. Mc s'adresse aux chrétiens de Rome bien après Pâques. Relu à la lumière de la Résurrection, ce passage se présente comme une anticipation prophétique des événements qui attendent Jésus. On peut ainsi lire dans la phrase « on se moquait de lui », une allusion à la scène de dérision et de moqueries dont Jésus sera l'objet quand il sera en croix (15,51). Ajoutons que c'est sa propre Résurrection qui est aussi évoquée, dans le fait de remettre debout la fille de Jaïre.

Avec ce récit, se conclut la suite de 4 gestes de puissance de Jésus qui constituent autant de témoignages de foi dans son pouvoir sur la vie et sur la Mort. Après la séquence des paraboles, Jésus est présenté par l'évangéliste comme un prophète puissant en paroles et en actes.

Un point à souligner, écrit Elian Cuvillier, c'est que l'identité de la jeune malade est en constante évolution : « petite fille », « fille », « enfant » et « jeune fille ». On notera qu'à 12 ans, chez les juifs, une fille devient une femme, mariable à cette époque. Dans les deux cas (qu'unit le « 12 ans »), ces femmes sont « mortes ». (Celle atteinte d'hémorragie l'était socialement et religieusement, car son état la privait de contacts et l'éloignait de la synagogue). Dans les deux cas, il s'agit d'une réintégration sociale : retour à une vie normale pour la femme, retour à la vie familiale pour la jeune fille.

Mc nous parle ici de Jésus, précise E. Cuvillier : Pour le connaître, il faut sortir de nos côtés enfermés et vivre des ruptures (comme Jaïre qui protégeait sa fillette), quitter l'anonymat (comme la femme qui se cache). Pour rencontrer Jésus, il faut le toucher, l'implorer, lui parler et entendre sa parole. Il nous parle aussi du salut, nous disant qu'il vient de l'extérieur de notre sphère habituelle d'existence et qu'il est à accueillir, non sans ébranlements intimes !

Homélie pour le 13^o dimanche (St André de Roquelongue, le 1/07, 9h30)

Deux mots suffisent pour évoquer l'existence de tout être humain : Naissance et mort. Entre ces deux bornes, des événements se déroulent, divers, certes, mais faciles à résumer : « Un peu d'amour et puis bonjour ! Un peu d'espoir et puis bonsoir ! » Naissance et mort. Ces deux termes, et les réalités qu'ils évoquent, s'imbriquent l'un dans l'autre. Toute naissance est une mort à un monde, et notre vie est jalonnée de morts et de renaissances qui, pour les croyants, les prépare à leur mort et à leur naissance au troisième degré de la vie : après la vie intra-utérine, la vie terrestre, la vie que l'on nomme « éternelle »... !

Naissance et mort. La conjonction de ces deux termes permet de comprendre ce passage de l'Évangile. Deux récits, apparemment contradictoires. Un père vient supplier Jésus d'intervenir auprès de sa petite fille. Mais le trajet qui conduit le Maître au chevet de l'enfant est interrompu par l'audace d'une femme qui, le plus discrètement du monde, s'approche de Celui en qui elle met tous ses espoirs. St Marc souligne l'opposition entre cette gamine enfermée dans sa chambre et cette femme qui est au milieu de la foule.

Il ne manque pas pourtant de souligner un point commun. Cette femme souffre d'un mal gynécologique qui l'afflige depuis douze ans. Et douze ans, on l'apprend à la fin du récit, c'est l'âge de la jeune fille, l'âge qui, à l'époque, est celui de quitter père et mère (une mort psychologique), pour se marier et donner la vie (une naissance à une nouvelle façon de vivre). Douze ans, pour cette femme qui voit s'arrêter son mal, indique aussi quelque part un renouveau, une renaissance : la fin de sa stérilité.

Mort et naissance, fécondité et stérilité forgent ainsi la trame de notre récit. En ce croisement, Jésus tente de placer le secret qu'il voudrait bien transmettre à ses amis. C'est qu'au cœur de toute vie humaine, entre naissance et mort, circule une force méconnue. Entre les événements heureux ou malheureux, qui tissent notre parcours humain, la porte est ouverte par où nous parvient la parole d'un Autre, qui nous appelle à nous mettre debout pour entrer, sans quitter cette terre, dans un monde que nous ne pouvons pas imaginer, un monde qui croise notre univers mortel, et où nous sommes attendus. La Foi est le lieu de ce croisement. Tel est le message de cette page d'Évangile.

Il faut relire et méditer le dialogue entre la femme guérie et Jésus prenant conscience qu'une force était sortie de lui : Il n'a même pas l'idée de penser qu'il est la cause de la guérison, mais il constate qu'il est pris dans un dialogue qui le dépasse. Il ne dit pas « Je t'ai guérie » mais « Ta foi t'a sauvée ».

La réalité du salut de cette inconnue était dans son désir. Un désir orienté vers un Autre que la foule des médecins et des amis, et dans la réponse que cet Autre lui apporterait par le passage de Jésus. La force qui sortait de l'Autre est alors la trace de ce croisement du désir de cette femme du peuple et de Celui que Jésus appelait Père.

Il faut relire aussi les quelques mots que Jésus adresse à Jaïre, lorsqu'on vient lui annoncer qu'il n'y a plus d'espoir : « Ne crains pas ! Crois seulement. » Pas « Crois en moi », non ! « Crois seulement ». Au cœur du malheur, le désir de l'Autre peut maintenir la vie.

Dans notre existence, quand quelque chose se casse (un deuil, la maladie, le chômage, l'échec d'un amour, un événement imprévu), quand plus rien ne nous tient debout, quand on voit qu'on n'en sortira pas, que pour nous tout est fini, nous faisons l'expérience du vide. Or ce vide intenable qui ressemblait à une mort, peut devenir, l'espace d'un désir immense, d'un désir qui prend corps, qui nous prend au corps. Dans ce « creux », peut naître la foi nous dit l'Évangile, une foi qui attire la force de Dieu, une force qui s'échappe de Lui, comme à son insu !

Après avoir fait ce passage, apparemment peut-être, rien ne sera changé. Nous pourrions continuer notre vie toute simple avec ses joies et ses peines, ses possibilités et ses limites. Mais en vérité rien ne sera plus comme avant ; car nous aurons fait l'expérience qu'au cœur de la pauvreté extrême peut naître un désir insoupçonné. Nous pourrions reconnaître que toute peine est le lieu d'un désir qui, grâce à notre confiance, à notre foi, peut faire jaillir des forces vives jusque-là méconnues, des forces qui nous relèveront, nous ferons naître et nous permettrons de continuer notre bout de chemin !